

141
RIVAUD, A.
1932

PLATON ET LA « POLITIQUE PYTHAGORICIENNE »

Suivant Aristote, les deux premiers théoriciens grecs de la politique auraient été Phaléas de Carchédon et Hippodamos de Milet. D'autres avaient, avant eux, tenté de réformer l'État (1). Mais c'étaient des hommes d'action et non de simples raisonneurs. Platon aurait seul, après Hippodamos, traité dogmatiquement de la politique, sans avoir l'expérience de l'homme d'État. Aristote énumère toutes les dispositions importantes du projet d'Hippodamos, qui était fort court et négligeait quantité de problèmes discutés abondamment par Platon. La *République* serait ainsi le premier grand ouvrage grec de théorie politique.

Cependant, il paraît peu vraisemblable au premier abord que Platon ait improvisé de toutes pièces sa politique et qu'il ait, en cette matière, contrairement à ses habitudes, innové entièrement. En général, Platon utilise les travaux de ses devanciers, et il est bien rare, semble-t-il, qu'il ne « transpose » pas, en l'approfondissant, ce que d'autres avaient dit avant lui. Son ambition paraît avoir été surtout de dégager tous les éléments vivants de la pensée antérieure ou contemporaine, et d'en faire la synthèse, à la lumière de quelques principes esthétiques et moraux pris d'ordinaire à l'enseignement de Socrate. Pourquoi aurait-il procédé autrement en fait de politique ? Sans doute, les institutions si particulières de Lacédémone lui offraient un modèle qu'il paraît avoir souvent imité. Mais, nombre de détails singuliers de la *République* platonicienne ne figuraient pas dans la constitution de Lacédémone. Platon les aurait-il imaginés entièrement ?

Or, une tradition constante veut qu'il ait emprunté aux Pythagoriciens la plus grande partie de ses doctrines politiques. De même que l'Institut pythagoricien de Crotone aurait servi de modèle à l'Académie, Platon se serait inspiré, pour tracer le plan de la Cité

(1) *Politique* B 7, 1266^a 36 ; 1267^b 22. Hippodamos n'est pas un Pythagoricien. Seul, Stobée (IV, 1 92 Hense) le citera parmi les Pythagoriciens, en même temps qu'il mentionnera sous son nom un Π. Πολιτικός.

idéale, des réformes proposées ou réalisées par les Pythagoriciens d'Italie, avec plus ou moins de bonheur.

Cette tradition, il faut l'observer tout de suite, est encore inconnue d'Aristote. Le recueil de documents relatifs au Pythagorisme qu'Aristote avait constitué ne connaît, semble-t-il, que des doctrines morales et religieuses et des anecdotes relatives à la personnalité de Pythagore et aux miracles qu'on lui attribuait. Mais la tradition apparaît chez les premiers disciples d'Aristote, en particulier chez Aristoxène de Tarente, l'historien du Pythagorisme. Elle est confirmée par divers passages des *Lettres* attribuées à Platon et par nombre de fragments d'auteurs pythagoriciens qui nous ont été conservés, notamment par Stobée. Jamblique, dans sa *Vie de Pythagore*, cite des extraits étendus des *Assertions pythagoriciennes* d'Aristoxène (1). Ces extraits offrent de grandes ressemblances avec les textes de la *République*. Un excellent érudit contemporain a tenté, à l'aide de ces ressources, de reconstituer ce qu'il nomme la « Politique pythagoricienne ». Cette politique semble très voisine de celle qui est développée dans la *République*. S'il en est ainsi, le Pythagorisme prend, dans l'histoire des idées, une importance plus grande encore que celle que nous étions portés à lui reconnaître. L'originalité de Platon consiste surtout dans l'art avec lequel il a mis en œuvre des matériaux qui ne lui appartenaient pas. L'intermédiaire qui manquait entre Hippodamos et Platon est trouvé : ce sont les travaux des « Pythagoriciens ».

Cependant, même après les recherches très approfondies de M. Delatte (2), la question mérite d'être reprise. On voudrait ici, non la résoudre, mais rassembler brièvement quelques éléments d'une solution possible.

I

Laissons de côté les divers fragments pythagoriciens cités par Stobée. L'avis des hommes compétents a beaucoup varié en ce qui les concerne. Pendant longtemps on a admis leur authenticité

(1) E. ROHDE, *Rh. Mus.* 27 (= *Kl. Schriften* 2, 160) a montré que les paragraphes 200-213, 174-176, 180-183 de la *Vie de Pythagore* de Jamblique sont inspirés des *Πυθαγορικά Ἀποφάσεις* d'Aristoxène. Cf. : J. MEWALDT, *de Aristoxeni Pythagorici sententiis et Vita Pythagorica*, Diss. Berlin 1904, p. 9 et suiv., qui a complété et précisé, sur divers points, les indications de Rohde.

(2) A. DELATTE : *Essai sur la Politique Pythagoricienne*. (Bibl. de la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'Université de Liège, fasc. 29), Liège et Paris, 1922.

Zeller était sceptique. Depuis lors, Diels, Burnet, puis Erich Frank ont fait valoir de bons arguments contre l'authenticité. M. Delatte ne s'est pas laissé convaincre par ces autorités. Il lui semble, dans cette littérature composite, découvrir assez souvent des éléments d'une ancienneté certaine. A vrai dire, les jugements que l'on peut formuler à ce sujet dépendent presque uniquement d'impressions personnelles sur le vocabulaire et le dialecte des fragments. De toute manière, le problème est difficile et il demanderait une longue étude, qui dépasse le cadre du présent travail. On peut en dire autant des *Lettres* de Platon, longtemps contestées, mais que les meilleures autorités actuelles ont réhabilitées, du moins en partie.

Au contraire, les extraits d'Aristoxène nous offrent une matière moins complexe, à propos de laquelle il est peut-être possible d'arriver, sinon à des certitudes, du moins à des probabilités assez grandes.

La *Vie de Pythagore* de Jamblique ne contient pas la copie textuelle d'une partie des *Assertions* d'Aristoxène. Jamblique n'utilisait pas directement le travail d'Aristoxène, qu'il a connu, selon toute apparence, par des compilateurs plus récents. Nous verrons plus loin que diverses expressions utilisées par Jamblique dans son résumé, étaient probablement inconnues des contemporains d'Aristoxène. Cependant, les corrections de Jamblique ou de ses sources ont dû porter sur la forme. Le fond et la suite des idées paraissent bien appartenir à Aristoxène, comme Rohde et Mewaldt l'ont montré. On connaissait donc, à l'époque d'Aristoxène, une politique pythagoricienne, qu'Aristote avait ignorée. Comme cette politique ressemble à s'y méprendre à celle de la *République* de Platon, il paraît impossible, si le témoignage d'Aristoxène doit être accepté, de douter de la profondeur de l'influence pythagoricienne sur le Platonisme.

Au premier abord, Aristoxène semble mieux placé que quiconque pour bien connaître le Pythagorisme. Son père, Spintharos, avait été, comme il l'observe lui-même, le familier des derniers Pythagoriciens. Aristoxène a longtemps vécu à Tarente, dans un milieu pythagoricien. Il a été en relations personnelles avec les représentants de l'École, réfugiés à Thèbes ou à Phlionte après la dispersion.

Cependant, pour diverses raisons, son témoignage ne peut pas être accepté sans réserves. Aristoxène, les anciens eux-mêmes l'ont constaté, a fait preuve d'une malveillance générale à l'égard de tous

ses devanciers, Aristote et les Pythagoriciens exceptés : sa critique n'a épargné personne. Elle était spécialement sévère pour Platon, qu'il semble avoir poursuivi d'une animosité particulière. Il l'accusait de plagiat, prétendant notamment qu'il avait copié la *République* dans les *Ἀντιλογικά* de Protagoras (1). Dans les *Eléments harmoniques*, il s'applique généralement à déprécier les méthodes musicales des Platoniciens. Nous ignorons les causes de cette hostilité. Peut-être, rivalité d'École ; peut-être jalousie contre des savants qui suivaient les voies mêmes dans lesquelles Aristoxène s'est engagé. En tous cas, Aristoxène n'est pas, pour ce qui concerne Platon, un témoin digne de toute confiance (2).

D'autre part, si étroites qu'aient pu être ses relations avec les Pythagoriciens, Aristoxène ne disposait probablement d'aucune source écrite relative à une politique pythagoricienne. Le premier ouvrage pythagoricien qui ait vu le jour avant Platon est, suivant une tradition constante, celui de Philolaos (3). Il n'est pas absolument certain que les fragments de Philolaos, conservés notamment par Stobée, soient authentiques. Burnet et Erich Frank ont apporté à ce sujet des arguments, qui n'ont pas encore été réfutés. En tous cas, Philolaos n'a jamais rien écrit touchant les problèmes politiques. Tous les fragments authentiques ou apocryphes, toute la doxographie se réfèrent à des travaux de musique, d'astronomie, de mathématiques ou de médecine (4). Or, entre Philolaos et Aristoxène, nous ne trouvons aucun écrivain politique de l'École pythagoricienne. Si donc Aristoxène nous fait réellement connaître une politique pythagoricienne, il n'a pu lui-même en être instruit que par des références verbales, postérieures par conséquent aux publications de Platon et de ses disciples.

Enfin, il y a, dans les extraits provenant d'Aristoxène, une contradiction curieuse. Jamblique nous a conservé le récit que faisait Aristoxène, dans sa *Vie pythagoricienne*, des événements tragiques au cours desquels les divers établissements pythagoriciens d'Italie ont été détruits. Ce récit, assez différent de ceux de

Dicéarque, de Timée ou de Diodore, a pour objet, semble-t-il, d'innocenter les Pythagoriciens, en montrant qu'ils se sont tenus à l'écart des luttes politiques. Suivant Aristoxène, les premières attaques contre la secte se seraient produites du vivant même de Pythagore, au ^{VI}^e siècle. En ce temps-là, Pythagore résidait à Crotone, au milieu de ses disciples. Un politicien ambitieux et plein de suffisance, Cylon, a le vif désir de pénétrer dans la petite communauté pythagoricienne. Pythagore, ayant jugé le caractère de l'homme, l'éconduit. Cylon jure de se venger et il commence à amener la populace contre les Pythagoriciens de Crotone. Ce que voyant, Pythagore, ennemi des conflits, prend le parti de se retirer à Métaponte. Après son départ, la foule excitée par les amis de Cylon assiège la maison de Milon, où les Pythagoriciens s'étaient rassemblés et elle y met le feu. Tous les disciples périssent dans l'incendie, à l'exception de Lysis et d'Archippos. Puis, le mouvement se propage aux autres villes de Sicile et d'Italie, provoquant l'émigration en masse des adeptes. Ainsi se forment les communautés nouvelles de Thèbes et de Phlionte (1).

Ce récit tend à montrer que les Pythagoriciens ont voulu rester en dehors des luttes politiques. On leur reproche justement de s'isoler de la cité, de demeurer indifférents à la vie collective, de refuser d'accueillir dans leurs rangs les citoyens étrangers à leur coterie. Il n'est nullement question de leurs plans de réforme sociale, ni de leur intervention dans les affaires de l'État. P. Tannery a même pu supposer que des récits de cet ordre étaient destinés à faire naître la légende du secret pythagoricien. C'est seulement chez les historiens comme Dicéarque, Timée ou Diodore, que nous trouvons des allusions au rôle politique des Pythagoriciens. Les savants contemporains ont généralement, à l'exemple d'Eduard Meyer, laissé de côté la version d'Aristoxène, pour s'attacher aux récits de Diodore et des autres historiens anciens. Pourtant, en soi, l'exposé d'Aristoxène est tout aussi vraisemblable que celui de Timée. Le seul fait pour un groupe de vivre à part, de se soumettre à une discipline spéciale, de s'adonner à des recherches plus ou moins mystérieuses, a toujours provoqué le soupçon et la colère populaires. L'hostilité d'une grande partie

(1) Diogène Laërce, 3, 57 ; 3, 37 ἢν Πολιτείαν Ἀριστοτέλους φησι πᾶσαν σκελεῖν ἐν τοῖς Πρωταγόρου γεγραφοῖσι Ἀντιλογικοῖς.

(2) Cf. : L. LALLOU, *Aristoxène de Tarente et la Musique de l'antiquité*, Paris 1914.

(3) Cf. : Platon, *Phédon* 61 E. Satyros rapporte la légende suivant laquelle Platon aurait acheté pour cent mines trois livres pythagoriciens de Philolaos (Diogène Laërce, 3, 9 et, 8, 84). Cette légende est née certainement dans des milieux pythagoriciens ou aristotéliens, prévenus contre le Platonisme.

(4) DIELS, *Vorschr.* 32 B.

(1) VP. 248-251. Porphyre, VP 56. Une reconstruction de ces divers récits dans DELATTE, o. c. p. 205 et suiv.

des nations modernes contre les ordres religieux, même purement contemplatifs, n'a souvent pas d'autre raison.

Mais si réellement Aristoxène, dans sa *Vie Pythagoricienne*, présentait ainsi les choses, comment se fait-il qu'il ait attribué aux Pythagoriciens une doctrine politique ? Comment se fait-il qu'Aristote, généralement bien informé, ne les cite pas au même titre qu'Hippodamos ? N'auraient-ils été que des théoriciens en chambre, qui gardaient jalousement le secret de leurs doctrines ? L'examen des *Assertions* apporte, comme on va le voir, de quoi rendre sceptique à ce sujet. Il n'y a rien, dans les fragments d'Aristoxène, dont on ne retrouve l'équivalent chez Platon. Et parmi les doctrines énoncées dans les *Assertions*, il en est une au moins, dont Aristote déclare expressément qu'elle appartient en propre à Platon et que personne ne l'a jamais énoncée avant lui. On est ainsi amené à une hypothèse imprévue : Aristoxène a reconstruit, avec le secours des textes de la *République*, une politique pythagoricienne, qu'aucun auteur pythagoricien n'avait jamais formulée expressément. Il restera à découvrir quels motifs ont pu porter un savant par ailleurs très bien informé, à une entreprise peu conforme, en apparence, à l'honnêteté.

II

La politique résumée par Aristoxène comporte d'abord divers préceptes moraux et religieux d'un caractère très général. Par ailleurs, Aristoxène mentionne deux doctrines précises ; l'une est relative à l'éducation, l'autre au mariage. Or, préceptes et applications se retrouvent, avec de légères variantes, dans les textes de la *République*.

Le premier trait de la morale pythagoricienne, c'est l'importance essentielle qu'elle accorde à la religion. En effet, le monde est entièrement soumis au gouvernement divin. Le premier devoir du sage est de prendre conscience de cette vérité fondamentale et de s'associer de tout son cœur à la volonté des dieux. « Imiter Dieu », « suivre Dieu », ce sont des formules pythagoriciennes souvent citées. La piété apparaît ainsi comme la première des vertus. Elle ne doit pas être extérieure ou feinte : il la faut

enthousiaste et réfléchi, spontanée et volontaire à la fois (1).

L'ordre divin trouve son expression la plus haute dans la *Loi*. La paix sociale, garantie par la loi, est la marque visible de l'action divine dans le monde. Chacun se doit donc de « porter secours à l'ordre », quand il est menacé, d'intervenir pour le châtiement du coupable, de suppléer, dans la mesure de ses forces, à toute défaillance possible de l'autorité. De plus, le maintien de l'ordre implique le respect des institutions existantes, la conservation des lois établies et traditionnelles, même, quand, à l'examen, elles semblent moins bonnes que celles des pays avoisinants (2). Les Pythagoriciens d'Aristoxène sont étroitement conservateurs. On sait que Platon professe de même un respect total pour la règle une fois admise.

Ce qui est vrai du groupe social l'est aussi de l'âme individuelle. Partout, la présence d'une loi, d'une règle invariable, manifeste le règne du divin. En chacun de nous, au plus secret de l'âme, réside un principe irréductible de désordre et d'insoumission, une force de révolte, qui est l'orgueil. Partout, dans l'individu, comme dans la cité, cet orgueil doit être méthodiquement réprimé (3).

Ici apparaît le rôle capital de l'éducation. Elle a pour but d'adapter l'individu à l'ordre social, en même temps qu'elle forme à leur tâche sublime ceux qui auront mission de gouverner. L'éducation, à vrai dire, ne cesse jamais. A tout âge, l'homme a sa besogne propre à laquelle il doit être minutieusement préparé. Les Pythagoriciens d'Aristoxène distinguent quatre périodes dans la vie humaine. Jusqu'à vingt ans, la jeunesse des deux sexes est formée par les exercices du corps et par l'étude élémentaire des lettres. De vingt à trente ans, a lieu l'initiation pratique aux affaires. De trente à cinquante ans, l'homme exerce les magistratures publiques. Enfin, à partir de cinquante ans, il se consacre aux plus hautes sciences, et il accède aux Conseils suprêmes de la Cité.

(1) VP. 137 *μη πλαστῶς ἀλλὰ πεπεισμένως*. Textes analogues dans Platon, *Banquet* 233 A, *Phédon* 62 D, *Timée* 23 D, *Lois* 4, 716 C, 7, 796 C, 806 B et souvent. Pour l'emploi de *πλαστῶς*, cf. *Sophiste* 216 C ; *Lois* 1, 642 D, 6, 777 D (qui oppose *πλαστῶς* à *ὄντως* ou à *ἀληθῶς*).

(2) VP 176, Stobée IV 25, 45 Hense. Cf. *Lois*, 2, 656 E ; 7, 793 AB.

(3) VP 174, cf. *Phédon* 252 B, *Rép.* 8 560 E ; 9, 588 C ; *Soph.* 226 A ; *Lois* 1, 630 B, 2, 662 A ; 7, 808 D. Jamblique emploie les termes *ὑπεροχή* et *ἐπανάστασις*, qui figurent tous deux chez Platon (*Rép.* 4, 444 B ; *Lois* 4, 711 D). Mais le terme *σωφρόνισμος*, utilisé par Jamblique est étranger aux vocabulaires de Platon et d'Aristote.

Les théories pythagoriciennes du mariage ne sont pas moins originales. Forts de l'exemple des éleveurs de chevaux et de faucons, les Pythagoriciens estiment que le mariage a pour objet essentiel le maintien de la pureté de l'espèce et son perfectionnement. Or, l'expérience montre que jamais les unions « prématurées » ne donnent de beaux fruits. Elle établit que la faculté génératrice décroît à partir de quarante ans chez la femme, de cinquante ans chez l'homme, et que chez les deux sexes elle n'est pas complètement développée avant la vingtième année. Jusqu'à vingt ans, la chasteté la plus rigoureuse est la règle. Le mariage sera permis de vingt à quarante ans pour la femme, de vingt à cinquante ans pour l'homme. Les couples seront assortis par le législateur, compte tenu des qualités physiques et morales des conjoints. Passé l'âge limite, les époux pourront reprendre leur liberté. Mais les unions nouvelles qu'ils pourraient contracter devront être infécondes.

On a reconnu au passage quelques-unes des dispositions les plus caractéristiques de la politique platonicienne, telle qu'elle est présentée dans la *République*. Comme les Pythagoriciens d'Aristoxène, Platon tient que l'ordre terrestre est d'origine divine. Comme eux, il impose aux citoyens l'obligation de « suivre Dieu » de tout leur cœur. Il croit que l'anarchie est le mal suprême, et qu'elle tire son origine d'un principe de révolte inné à la fois dans l'âme individuelle et dans la collectivité. Comme chez Aristoxène, le politique, dans les textes platoniciens, apparaît avant tout, comme un éducateur. Le plan d'éducation de la *République* est conforme, dans ses grandes lignes, à celui que tracent les *Assertions*. Enfin, ce qu'on appelle improprement le communisme platonicien est présenté et justifié, au V^e livre de la *République*, tout comme dans les *Assertions* (1). Là aussi, le souci dominant est celui de la race. L'exemple des éleveurs de chevaux et de faucons est invoqué (2). Le mariage, un mariage temporaire, est autorisé et recommandé dans les mêmes conditions et sous le même contrôle. Les unions contractées à l'âge de vingt ans et soigneusement assorties par le législateur, sont, en principe, indissolubles jusqu'à l'heure où commence à faiblir la puissance génératrice. La liberté

(1) *Rép.* V, 449 et suiv.

(2) 458 E, 459 AB, 460 B.

de l'amour, à condition qu'il demeure infécond, est rétablie après la période nuptiale (1).

Mais, tandis qu'Aristoxène nous donne simplement un résumé assez sec, Platon développe les mêmes idées avec un luxe de détails et d'arguments imposant. Pour le fond, les deux doctrines concordent entièrement. Si vraiment Aristoxène reproduit une doctrine pythagoricienne, il faut avouer que l'originalité de Platon est médiocre. Les Pythagoriciens sont les inventeurs et les initiateurs : Platon n'a fait que prêter à leurs conceptions la magie de son art.

III

Cette hypothèse, que suggère immédiatement la lecture de Jamblique, se heurte d'abord, sur un point important, au témoignage formel d'Aristote. Platon est le premier, dit Aristote, qui ait osé proposer la communauté des femmes, ou, pour mieux dire, osé régler, au nom des intérêts supérieurs de l'État, les rapports entre les deux sexes. Mais, par ailleurs, la trop exacte concordance de la *République* et des *Assertions* est déjà troublante par elle-même. Platon a coutume de nommer ses sources et de mettre en scène ceux dont il adopte ou discute les opinions. S'il doit tant aux Pythagoriciens, comment se fait-il qu'il ne les ait pas cités une seule fois à propos de la politique ? D'autre part, s'il ne fait que reprendre à son compte des doctrines déjà connues, comment expliquer le luxe de précautions oratoires, avec lequel la paradoxale théorie du mariage est introduite au V^e livre de la *République* ? Rien de plus embarrassé, de plus confus à certains égards que tout cet exposé, dans lequel des affirmations nettement communistes sont contredites aussitôt par des réserves, qui annulent en partie le principe général d'abord énoncé. Platon a, semble-t-il, le sentiment le plus vif de son originalité, de la nouveauté insolite de la réforme qu'il propose.

Surtout, l'examen du texte de Jamblique autorise quelque scepticisme. En premier lieu, ce texte, d'un bout à l'autre, est farci

(1) Les textes de Platon sont embarrassés et ambigus. Mais jusqu'à vingt ans, la chasteté absolue semble la règle pour tous. Le droit de procréer prend fin à cinquante-cinq ans, celui d'enfanter à quarante ans (460 E). Mais pendant la période où le mariage est obligatoire, Platon paraît admettre des unions indissolubles, consacrées par des cérémonies solennelles, avec engagement de fidélité réciproque (460. E-461 A).

d'expressions qui se retrouvent dans les dialogues de Platon (1). Faut-il donc supposer que les amis d'Aristoxène, non contents de fournir à Platon sa doctrine, lui avaient également donné les éléments de son vocabulaire ? Platon aurait-il, dans la *République*, imité le style pythagoricien, comme ailleurs, il s'est amusé à écrire à la manière des sophistes ou des médecins ? La chose est d'autant plus improbable, que nous ne connaissons pas, avant Philolaos, de « style » pythagoricien. Le résumé d'Aristoxène rappelle beaucoup plus le langage ordinaire de Platon que le jargon pseudo-dorien des textes pythagoriciens. Il y a, cependant, dans les *Assertions* trois mots techniques, trois mots qu'Aristoxène, ou plus probablement Jamblique trouvait dans sa source. L'un, qui est cité aussi par Diogène Laërce, indique le redressement accompli par l'éducation (πεδαρτᾶν, πεδάρτασις) (2). Le second désigne l'enchaînement des quatre âges de la vie humaine (ἐνδεδάσμεναι) (3). Le dernier enfin, sert à qualifier la génération trop précoce, nuisible à la santé des rejetons (τὸ προφερές) (4). De ces trois termes, aucun ne se retrouve dans les écrits de Platon, même pas le seul, qui pourrait peut-être, à première vue, appartenir au vocabulaire de l'ancien Pythagorisme (τὸ προφερές). On est ainsi amené à l'hypothèse suivante : l'auteur des *Assertions* a mis sous le nom des Pythagoriciens, un résumé de la *République*.

Mais, n'est-ce pas formuler contre Aristoxène une accusation injurieuse et peut-être imméritée ? Comment un savant de la valeur d'Aristoxène, se serait-il permis de fabriquer, avec des fragments de Platon, une « politique pythagoricienne » ? Si grande qu'ait pu être la malveillance d'Aristoxène à l'égard de Platon, une falsification aussi grossière paraît invraisemblable. Peut-être s'expliquera-t-elle plus aisément, si nous songeons à ce qu'ont pu être les rapports de Platon et des Pythagoriciens d'Italie.

Lorsque Platon part pour la première fois, afin de répondre à l'appel de Denys l'Ancien, il ne sait guère du Pythagorisme que ce qu'il a pu en apprendre dans le milieu socratique. Il connaît naturellement la légende de Pythagore. Il sait que les disciples du maître mènent une vie ascétique, et qu'ils ont de vastes connais-

(1) VP, 197 νουθετήσεις καὶ κολάσεις. Cf. *Protagoras* 323 E αἱ κολάσεις καὶ αἱ νουθετήσεις. La formule revient souvent dans les *Lois*. On pourrait citer quantité de formules analogues.

(2) VP, 197 ; Diogène, 8, 20.

(3) VP, 201.

(4) VP, 209.

sances relatives aux mathématiques, à l'astronomie et à la médecine. Mais, dans aucun des dialogues, il ne fait allusion à leurs doctrines politiques, ni à leur action dans les villes grecques d'Italie. Quand il arrive à Syracuse, il entend aussitôt parler des « Pythagoriciens », de leurs communautés aristocratiques, de leur genre de vie, de leur rigueur morale qui semble une condamnation vivante de la pratique des tyrans. Il a dû chercher à les connaître, à entrer en contact avec eux, s'informer de leurs découvertes. Il y a bien des raisons pour que sa curiosité soit excitée. Peut-être cherche-t-il aussi des collaborateurs pour une tâche dont il a mesuré, dès l'abord, toute la difficulté. De leur côté, les Pythagoriciens ont dû accueillir avec sympathie ce grand seigneur, qui ne dédaigne pas les sciences et dont les sentiments paraissent s'accorder, sur tant de points, avec les leurs. Dans l'échange qui peut avoir commencé dès lors et qui durera, lors des deux autres voyages de Platon, les Pythagoriciens reçoivent peut-être du visiteur étranger plus qu'ils ne lui donnent eux-mêmes. L'air qu'ils ont respiré jusqu'ici est celui d'une petite chapelle de savants et d'ascètes, où ne pénètrent que de loin en loin les agitations du dehors. Platon leur apporte une expérience déjà très riche, l'écho de tout un monde de pensées plus jeune et plus avancé que celui où le Pythagorisme s'était mû jusqu'alors. En lui, ils croient reconnaître un des leurs. Avec la naïveté habituelle des hommes de cette sorte, ils se persuadent aisément que le nouveau venu est un adepte et un ami. Quand ils lisent la *République*, ils croient y retrouver l'écho amplifié de leur propre pensée.

Mais, comme tous les croyants sincères, ils sont craintifs et soupçonneux. Ces idées dont ils n'auraient pas eux-mêmes trouvées l'expression, Platon ne les a-t-il pas reçues de quelqu'un des leurs ? Du même coup, leur pensée politique encore hésitante, se précise et s'enhardit sous l'influence de celle de Platon. Et, dans les écoles pythagoriciennes, un mouvement se dessine pour annexer au Pythagorisme des doctrines qui ne venaient pas de lui. Très sincèrement, les adeptes se persuadent que leurs devanciers ont déjà dit depuis longtemps tout ce que Platon vient d'exprimer. Par ailleurs, peut-être Platon va-t-il contribuer à engager dans la lutte politique ces amis de la contemplation pure, qui n'avaient jamais beaucoup regardé en dehors de leurs enclos. Déjà certains d'entre eux se mettent à rédiger des écrits, où revit ce qu'ils ont retenu de l'enseignement platonicien. Mais, les révélations toutes neuves

qu'ils viennent de recevoir, ils les mettent, en toute naïveté, sur le compte de leur maître, Pythagore, ou de tel ou tel de ses disciples. Une littérature commence à se former ainsi, une littérature où certains éléments traditionnels, se mêlent à des nouveautés étrangères à la pensée du Pythagorisme ancien. Les textes de ce temps ne sont pas, à proprement parler, des faux.

Or Aristoxène vivra dans un milieu pythagoricien. Quand il y pénètre, dès sa jeunesse, il est, par avance hostile aux disciples de Platon. Il recueille avec plaisir une tradition qui permet de diminuer le mérite de l'Académie. On lui parle d'une « politique pythagoricienne ». Peu lui importe que cette politique ait déjà été reconstruite d'après les notes de Platon. Il prend à son compte ce que ses informateurs lui exposent, avec une bonne foi et une sincérité indiscutables. Il ne se donne pas la peine de faire une enquête précise qui aurait pu ébranler ses convictions. Platon, qui a copié Protagoras, a bien pu s'inspirer sans scrupule, des Pythagoriciens. Ainsi naissent les *Assertions*. Plus tard, d'autres fanatiques y ajouteront les expressions techniques du Pythagorisme nouveau, et Jamblique trouvera dans Andron ou dans d'autres compilateurs une version du résumé d'Aristoxène mise en harmonie avec les travaux des faussaires pythagoriciens. Si ces hypothèses sont plausibles, il se peut qu'il n'y ait pas eu de « politique pythagoricienne » avant la *République*. Et il se peut aussi qu'Aristoxène ait été, au moins relativement, de bonne foi.

IV

Mais, cette hypothèse laisse intact le problème des sources de la *République*. Si l'inspiration politique de cet ouvrage ne vient pas des Pythagoriciens, où Platon en a-t-il pris les éléments ? Faut-il supposer qu'il a été réellement, en cette matière, un novateur ? Sur un point au moins, le témoignage d'Aristote nous autorise à penser que Platon n'a pas eu de précurseur. La théorie du mariage, exposée au V^e livre, semble bien, jusqu'à nouvel ordre, une invention de Platon. Mais, pour le reste, quelles ont pu être les sources de la *République* ?

On observera d'abord que nous connaissons fort mal une partie importante des doctrines grecques de ce temps. Sur le Cynisme, sur la sophistique en particulier nous n'avons que des

documents bien fragmentaires. Tout le mouvement socratique nous demeure mystérieux. Or, Cyniques, sophistes et Socratiques ont agité sans relâche le problème de l'organisation politique. La critique des Cyniques, dans son insolence préméditée, n'épargne aucune des institutions les plus saintes. Elle traduit, semble-t-il, la révolte de l'individu contre un ordre social, dont il ne veut rien tenir (1). La philosophie socratique, en renouvelant, du dedans, le contenu de la vie religieuse, implique une transformation profonde de l'ancienne piété formelle. Elle appelle l'attention sur l'identité de l'ordre moral et de l'ordre religieux et sur l'autorité du gouvernement divin. Les Cyniques ont pu libérer Platon de maint préjugé politique. Socrate lui a dicté le sentiment profond du divin qui remplit toute son œuvre. Mais, c'est probablement surtout chez les sophistes, que Platon a trouvé des modèles variés de constitutions idéales et cette union étroite d'une théorie très abstraite et d'une construction politique où la raison prétend dominer les faits et ordonner la cité conformément à son idéal. Pour mesurer son originalité, il nous faudrait pouvoir lire les œuvres des principaux sophistes et notamment ces *Ἀντιλογικά* de Protagoras, qu'Aristoxène l'accusait d'avoir pillés. De plus, les sophistes ont sans doute commencé l'enquête minutieuse sur les faits politiques, dont Platon s'inspirera peut-être parfois dans les *Lois*. Se prétendant supérieurs aux techniciens professionnels, à l'homme d'État, au juriste, à l'exégète, ils n'ont pas craint d'empiéter sur les spécialités les plus diverses. Ils ont recherché dans le monde grec ou barbare, des modèles de toute sorte et comparé entre elles une foule d'institutions différentes. Il ne leur manquait, pour mener à bien leur tâche sociale, qu'un peu de moralité vraie et le souci de la vérité. Socrate a, sur ce point, corrigé les effets malfaisants de leur enseignement. Platon n'avait pas besoin, pour imaginer la cité idéale, des préceptes pythagoriciens. Loin d'être, en matière politique, le disciple des Pythagoriciens, il est plus probable qu'il a été leur initiateur. De même une partie notable de la science qu'on appelle pythagoricienne, a dû se former après les travaux de Théétète et ceux des Platoniciens. Mais si fortes étaient les croyances de la secte pythagoricienne, si ardente la piété des disciples, que, de bonne foi, les Pythagoriciens

(1) Voir la liste des ouvrages d'Antisthènes dans Diogène Laërce 6, 15-18 et dans Athénée 5, 220 D. cf. aussi Aristote, *Pol.* T 13, 1284^a 16.

se sont crus des inventeurs, quand ils n'avaient fait souvent que recueillir et adapter une pensée étrangère. Aristoxène s'est fait l'interprète à demi sincère de leurs doléances. La « politique Pythagoricienne » a pris naissance après Platon. Et la légende, propagée par les élèves d'Aristote, n'a pas cessé de se développer jusqu'à nos jours.

Albert RIVAUD.

Rivaud, A.

*Platon et la politique pythagoricienne,
in Mélanges Gustav Glotz Vol II
Paris, 1932*